

## Postface

Éric Valentin

C'est au cours de l'élaboration du recueil *Le Poisson Conteur*, durant nos conversations amicales, que j'ai eu le plus souvent l'occasion d'entendre Mrabet se raconter. Il mettait en scène ses propres souvenirs de la même manière que les aventures de ses héros, les *jnouns* et autres créatures peuplant ses contes. Il se jouait comme personnage. Et cela résonnait déjà comme une invitation à s'en emparer. Le travail que j'effectuais alors autour de la retranscription de l'expression orale de Mrabet était le plus stimulant pour le comédien que j'étais, tout comme la découverte de l'imaginaire traditionnel marocain dont Mrabet est l'un des derniers représentants vivants. Je sentais pourtant que la grande figure des récits de Mrabet était avant tout lui-même. Et les contes où il a naturellement fini par se glisser comme personnage ou narrateur, comme *Rosa la Rose*, *Le Petit Miroir* et le conte éponyme, *Le Poisson Conteur*, sont ceux que j'ai eu le plus d'excitation à écrire.

Trois ans plus tard, installé à Tanger et littéralement absorbé par la construction du Théâtre Darna, j'ai de nouveau senti l'envie (et le besoin) de retourner à la parole de Mrabet, comme une pause dans la violence qui composait mon environnement quotidien. L'association Darna dans laquelle se trouve le théâtre consacre la plupart de ses activités aux enfants et aux jeunes en situation d'exclusion, vivant dans la précarité, marginalisés ou en errance. Depuis que j'avais la responsabilité de ce lieu, quasiment l'ensemble des ateliers qui y avaient été menés avaient tourné autour de thématiques tangéroises actuelles. À ces tentatives de comprendre la complexité de l'environnement des jeunes travaillant sur scène, j'ai

souhaité substituer une parole simple, l'affirmation de la vie sur la réflexion, la succession des actes primant sur la pensée. Et au-delà du personnage de Mrabet et de son existence riche d'aventures et de rencontres diverses, c'était aussi une manière de tendre un miroir aux expériences des enfants du Théâtre Darna. Les parallèles étaient évidents : déscolarisation et chemin autodidacte, apprentissage des valeurs à travers le monde de la rue, débrouille, originalité et inventivité, fantasmes sur l'Occident. Mrabet incarnait aussi le choc de la rencontre entre différentes classes sociales, entre deux mondes qui se côtoyaient depuis toujours à Tanger, se frôlant sans jamais vraiment se rencontrer. C'est dans le souvenir de nos entretiens, de nos déjeuners et de nos conversations amicales que j'ai glissé à nouveau dans son personnage, avec une autre connaissance de Tanger et mon propre regard sur cette ville imposteur, afin d'écrire son autobiographie. Ce n'est plus une simple retranscription à partir de conversations enregistrées comme pour *Le Poisson Conteur*, c'est un récit biographique rapporté à la première personne, me faisant nègre de Mrabet. Mon esprit européen s'y est insinué, mais la parole est marocaine, l'acteur essentiel est originel. Mrabet donne sa version de cette époque de basculement historique, lorsque Tanger passa du statut international à celui, tout autant mythifié par la suite, de ville décadente. Ce que nous avons comme témoignages proviennent pour la plupart d'auteurs bourgeois ou occidentaux, construisant souvent en premier lieu leur propre légende et s'accapant la paternité de l'Histoire.

À travers la figure de son grand-père, Mrabet emprunte beaucoup à la mythologie rifaine et exalte la résistance berbère. Il fonde l'origine de son identité dans ces combats et assure avoir reçu autant d'honneur que d'imaginaire de ses aïeux. L'univers est viril et sublimé, à l'image de sa jeunesse et d'une grande partie de sa vie ensuite. Peu importe dès lors que l'ensemble de ce qu'il relate ne soit pas historiquement juste, peu importe que tous les Berbères de toutes les époques n'aient pas tous été de magnifiques hommes

dressés (quel peuple peut revendiquer cette posture permanente ?). Il n'en demeure pas moins qu'ils sont les premiers habitants connus du Maroc, qu'ils ont vu se succéder tant d'empires aux cultures tellement variées (Phéniciens, Romains, Chrétiens, Juifs, Ottomans, Arabes...) qu'aujourd'hui encore ils revendiquent leurs origines tout autant que leur héritage. Les antagonismes régionaux (et tribaux) sont relativement forts aujourd'hui encore au Maroc. Ces revendications identitaires sont souvent raillées par les Arabes, cette capacité de résistance amoindrie, comme si finalement il fallait sans cesse, même après des siècles accomplis, dénigrer l'autre pour légitimer sa propre présence. Mrabet n'est pas dans cet affrontement stérile de populations vivant ensemble, ni dans aucune dépréciation. Ce n'est plus un combat à mener, c'est une lignée accomplie, une diversité à recueillir, sa richesse.

Aucune vérification approfondie non plus des dates, des patronymes ou des noms des anciens établissements de Tanger fréquentés par Mrabet. Un semblant de chronologie tient lieu de fil conducteur, mais elle n'est pas rigoureuse, les chapitres se succédant plutôt selon différentes thématiques, comme autant de touches qui pouvaient représenter la vie et l'univers de Mrabet. Je n'ai pas non plus été dans une quête de vérité quant à la nature des rapports entre Mrabet et Paul Bowles. J'ai préféré souligner ce qui m'apparaissait davantage comme un jeu de rôles qu'une relation fouillée. Et plus qu'une réponse, offrir, cette fois encore, un miroir au lecteur.